

Vig, Lars : *L'IDÉE DE SACRIFICE DANS LA RELIGION POPULAIRE MALGACHE.*
(1^{ère} édition en norvégien 1913: *Offertanken i den madagassiske Folkereligion*)
Traduction par Aase Vig Berget, 2006

Lars VIG

L'IDÉE DE SACRIFICE DANS LA RELIGION POPULAIRE MALGACHE.



©

NMS Arkiv / Les Archives de la NMS
Misjonshøgskolen (MHS) / School of Mission and Theology
Stavanger
Edition sur WEB
2007

Vig, Lars : L'IDÉE DE SACRIFICE DANS LA RELIGION POPULAIRE MALGACHE.
(1^{ère} édition en norvégien 1913: *Offertanken i den madagassiske Folkereligion*)
Traduction par Aase Vig Berget, 2006

AVANT – PROPOS

L'auteur de cet ouvrage, Lars Vig (1845-1913), était missionnaire au service de la Société de la Mission Norvégienne à Madagascar (1874-1902). Il fut affecté à Masinandraina, village situé à une dizaine de kilomètres à l'ouest d'Antsirabe dans les Hautes Terres de l'île. Il arriva dans une société rurale, encore isolée des influences extérieures. Les vieilles idées religieuses et les vieilles moeurs étaient intactes. Profitant de cette situation Lars Vig se mit à étudier la religion, les moeurs et les conditions sociales du peuple. Il avait la conviction qu'il fallait bien connaître la culture des gens qu'il voulait gagner pour le christianisme. Par la connaissance de leurs propres idées religieuses, le missionnaire pourrait mieux adapter sa présentation de l'évangile. De ses études il faisait des exposés aux conférences missionnaires, ainsi que dans ses écrits, desquels celui-ci sur L'IDÉE DE SACRIFICE DANS LA RELIGION POPULAIRE MALGACHE on a fait une traduction en français.

De 1892 jusqu'à sa mort en 1913, Lars Vig publia les résultats de ses observations dans une série d'articles, desquelles celle-ci est la dernière, et, on dirait son testament. Il s'agit d'un document transmis par un homme vénérable, mûri par expériences et érudit par observations ethnographiques du peuple dans le pays Betsileo (Nord-Betsileo = Vakinankaratra). Il y présente une analyse phénoménologique de l'idée malgache de sacrifice, méthodiquement la référant à celle des anciens Israéliens où il trouve des parallèles. Ceci lui offre un modèle pédagogique pour présenter l'évangile aux Malgaches, ainsi qu'une justification d'avoir fait des études ethnographiques sur leur culture. Voici alors, le synthèse harmonieux du missionnaire ethnographe que formait Lars Vig.

Le lecteur est prié de se rendre compte du fait que le texte original a été écrit au début 1900, dans un style divergeant de celui de notre époque. Nous avons estimé correcte de faire une traduction si fidèle à l'origine que possible. Suivant l'usage de son temps, Lars Vig réfère souvent aux récits se trouvant dans la Bible. Pour éviter l'occurrence des malentendus, nous avons trouvé utile de citer les références bibliques auxquelles il fait allusions.

À l'égard de l'usage de temps, Lars Vig varie entre le temps présent et le passé dans ses écrits. Il faisait souvent une vue retrospective sur ses observations, comme il en est le cas dans celui-ci, ce que nous avons trouvé préférable d'employer dans la traduction aussi.

Oslo, en avril 2006. *Aase Vig Berget.*

L'IDÉE DE SACRIFICE DANS LA RELIGION POPULAIRE MALGACHE.

On trouve le besoin de sacrifice, chez tous les peuples. Il est aussi commun que la conscience de Dieu, dont il est une manifestation.

Chez les peuples païens, les sacrifices montrent, plus qu'autre chose, les idées qu'ils ont sur les forces surnaturelles, et comment ils se figurent leur relation avec elles. Ils représentent des actes de confession, dans lesquels les idées religieuses, et en partie aussi les idées morales, apparaissent de manière plus ou moins distincte.

On pourrait dire en effet que les sacrifices sont les pulsations religieuses des païens, et on essaiera d'exposer ici ce qui est important dans l'idée de sacrifice du point de vue du peuple païen

Les différents types de sacrifices que l'on trouve chez les Malgaches ne sont pas des manifestations de sentiments occasionnels et variables; ils sont l'expression constante d'une foi spécifique, d'où est issue une conception du monde.

Les Malgaches avaient pour caractéristique d'être un peuple dont la vie était marquée par la religion. De la naissance jusqu'à la mort, ils étaient dominés par la religion, ce qui avait pour effet que toute leur vie, même pour les moindres détails – comme l'action de franchir la porte de leur maison – était dirigée par des prescriptions religieuses. Cependant, leur religion n'offrait rien qui dépassât la vie terrestre. La récompense ou la punition d'une vie dans l'au-delà, ils n'en savaient rien, même s'ils croyaient à l'immortalité de l'âme. Ils repoussaient définitivement l'idée de la résurrection du corps.

“Concernant ce qui se trouve derrière la mort, on n'en parvient pas à faire quelque chose. C'est à Dieu de choisir.” Ainsi pensaient et parlaient les païens les plus instruits. Ils suivaient avec soin “les coutumes des ancêtres” et la technique de divination (*sikidy\skjebnelære*), se conformaient aux interdits (*fady\tabou\det forbudne*) et utilisaient leurs charmes (*ody\tryllemidler*). De cette manière, ils pensaient s'en sortir dans cette vie, devenir vieux et être heureux.

Le résultat des expériences et des observations sur plusieurs générations avait formé et marqué leur idée de châtement dans cette vie terrestre. Et cette notion avait été développée par la sensibilité très fine caractéristique des peuples primitifs (*Naturfolkene*), qui s'exprime dans leurs proverbes et leurs maximes. “Je ne songe pas à la vengeance, mais ce qu'on fait revient toujours.” Le ver de terre qui est tourmenté n'arrive pas à répondre; Dieu répondra.”

Celui qui s'est senti molesté, importuné ou insulté sans possibilité d'obtenir gain de cause de la part de son oppresseur, pourrait prononcer cette phrase sur le pauvre ver de terre délaissé : “Je n'arrive pas à répondre; Dieu répondra.” Il pense, bien entendu, aux châtements dans cette vie. “Ce que l'on fait, revient toujours.” En effet, j'ai souvent vu que le cours des événements suit justement cette loi universelle de la vie: “Ne vous y trompez pas: on ne se moque pas de Dieu. Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi”(Galates 6,7).

Cette loi, que la moisson serait en relation avec la semence, était aussi inscrite dans le cœur des Malgaches. Cependant, ils manquaient de la faculté et la volonté de la suivre. Ils n'étaient arrivés qu'au point où la vérité de cette loi leur pouvait soulager la douleur qu'on leur avait fait subir.

Les idées religieuses et les concepts moraux qui se manifestent de manière exceptionnelle par ces sentences de sagesse sont d'une valeur décisive pour notre travail parmi ce peuple. Les idées nouvelles que nous leur apportons sont trop souvent considérées comme “de belles histoires des Européens”. Si nous arrivions à faire vibrer les cordes de leur cœur, notre évangélisation ne s'exercerait pas uniquement par l'extérieur, comme une nouvelle imposition. Elle s'exercerait de l'intérieur, en accord avec les notions que les

Malgaches eux-mêmes ont des idées religieuses et morales, ce qui les pousserait à s'en approcher. Il s'agit surtout ici de l'idée de châtement. Ce que l'on fait reviendra – non pas seulement dans cette vie, mais surtout dans la vie de l'au-delà. Tout ce que l'on fait a de l'importance pour l'éternité.

Des transgressions contre ce qui était défendu (*fady*) – y compris aussi ce qu'on tenait, selon l'opinion générale et la conscience, comme être de bonne morale – étaient considérées comme des péchés. De tels péchés rendaient le transgresseur coupable, et, il en allait toujours ainsi que la culpabilité était suivie d'une punition. La punition était la pauvreté, la maladie, la mort subite ou la mort dans l'âge tendre. La punition était censée de se conformer de manière exacte avec le genre de transgression, ce que seul le devin (*mpisikidy*) était capable d'évaluer.

Dans le paganisme malgache, le sentiment de culpabilité s'exprimait par les proverbes et les phrases religieuses, tels que: "La culpabilité est comme une pierre lisse sous l'écorce de la terre : on ne la voit pas, mais on trébuche et on tombe." (Y compris la culpabilité comme résultat de la transgression des lois civiles d'ordre.)

"La culpabilité ne nous précède pas, de telle sorte que nous puissions l'attraper ; elle ne marche pas à nos côtés non plus, de telle sorte que nous puissions "demander le passage" (*Mbay lalana* \ Veuillez me permettre de passer); la culpabilité nous suit comme un chien".

À l'égard de leur rapports mutuels, les gens de l'intérieur de Madagascar faisaient preuve d'une politesse remarquable. Ainsi, si on voulait dépasser quelqu'un qu'on avait rattrapé sur la route, on s'inclinait en disant : "Veuillez m'accorder le chemin". Vis à vis de la culpabilité, cependant, on ne pouvait pas se conduire de la sorte. Ni la politesse ni de gentilles paroles ne nous aideraient, car elle persistait à nous suivre "comme un chien".

Le fait que les Malgaches se sentaient dominés par la culpabilité et avaient une sensation d'impuissance apparaît dans leurs paroles religieuses [telles qu'elles sont] transmises. "La culpabilité est comme la sueur entre les omoplates, qui n'est pas à portée de la main ; on doit s'adresser à quelqu'un d'autre (litt. emprunter), pour qu'il l'essuie."

Il pouvait arriver, à l'occasion de certains actes de magie des Malgaches – comme la sorcellerie d'amour – que l'on mit de la poudre de charmes sur l'endroit entre les omoplates "qui n'est pas à portée de main". Ce genre d'acte symbolisait toujours ce qu'il était hors de la capacité humaine d'enlever ou de changer. (Les charmes étaient grattés contre une petite pierre carrée et rugueuse. La poudre que l'on obtenait était frottée sur différentes parties du corps.) Il en était de même pour la culpabilité, on ne pouvait pas s'en débarrasser par l'oubli.

Les Malgaches cherchaient à tâtons la vérité suivante: "Le péché est la transgression de la loi" (1Jean 3,4); le péché consistait bien en des transgressions contre le tabou. Ceci, et l'idée que leur notion de péché les rendait coupables, que la culpabilité était suivie de punition, qu'ils étaient ici impuissants, qu'il leur fallait "emprunter quelqu'un d'autre pour l'ôter", formaient d'excellents points de raccordement à notre évangélisation et notre enseignement.

Pour délivrer le transgresseur de la culpabilité et du châtement, il fallait exécuter des actes religieux, notamment des actes de conjuration ou de sacrifice. Les actes de la première catégorie étaient appliqués aux péchés involontaires (pour ceux-là, on pourrait parfois faire un sacrifice) ou bien à des transgressions mineures. À l'égard des grands péchés, cependant, comme des péchés contre Dieu ou les ancêtres, il fallait sacrifier. Des actes de conjuration, de bénédiction et de purification pouvaient être appliqués comme une partie des actes mêmes de sacrifice.

Les sacrifices malgaches pouvaient être divisés en groupes ou classements différents :

1. Les sacrifices de substitution.
2. Les sacrifices pour honorer et renforcer les idoles ou les charmes.
3. Les sacrifices votifs, les sacrifices d'action de grâce et les sacrifices d'occasion.

1. Les sacrifices de substitution.

Une des idées les plus remarquables du peuple malgache était que l'inférieur doit se sacrifier pour le supérieur, le plus pauvre devait tout sacrifier : la fortune et l'argent, même soi-même, pour quelqu'un d'un rang supérieur au sien dans la société. Si un grand homme (*stormand*) "était attrapé par la loi", cela veut dire accusé d'un crime, un de ses subordonnés – ses esclaves ou d'autres – devait faire tout pour le libérer. Ils pouvaient, dans une telle occasion, offrir de grosses sommes pour le sauver. (Comme il en était du système judiciaire, le plus grand criminel pouvait être sauvé, si on avait assez d'argent.)

Ce qui était considéré comme droit et naturel dans la vie populaire, l'était également dans le domaine de leur religion. Le dicton suivant exprime la pensée attribuée aux grands chefs : "Si je tombe malade, laissez un parent mourir à ma place ; si un parent tombe malade, laissez un boeuf mourir à sa place." De même, selon une autre sentence transmise par la tradition : "Le sang des noirs doit se substituer au sang des bleus." Le noir, étant le signe de propriété, était la couleur de l'esclave. Tandis que le bleu était la couleur du peuple libre. Le sang d'esclave devait être versé en sacrifice de substitution pour le sang du peuple libre.

L'idée qu'un inférieur devait se sacrifier pour un supérieur, que ce qui est de moindre valeur remplace ce qui vaut davantage – de la volaille être sacrifiée à la place d'un boeuf malade – dominait tant la religion et la vie populaire malgache que je n'ai trouvé qu'une seule exception à cette règle. Un mythe raconte l'histoire d'un père qui alla voir Dieu pour s'offrir comme sacrifice d'expiation pour [la vie de] son fils.

On pouvait observer des choses similaires dans la vie réelle: Lorsque une armée sakalava se rendit à l'intérieur du pays pour y piller, elle fit, à l'aller, le voeu habituel lors d'un sacrifice au bord d'un gué bien connu. La promesse consistait à sacrifier une personne en cas de retour favorable. On choisit une jeune fille parmi les gens capturés pour le sacrifice. Alors, une vieille femme demanda à être sacrifiée à la place de sa petite-fille, ce qui lui fut accordé.

En cas de maladie, un Malgache, et toute sa famille avec lui, devenait soudainement disposé envers la religion. Il fallait sauver » le malade. Il fallait ôter la culpabilité qui avait causé la maladie. Pour cela, il fallait « emprunter quelqu'un d'autre ». L'autre était le devin qui, à l'aide de son système de divination, pouvait donner des informations sur le genre de culpabilité en cause et l'ôter par le sacrifice de substitution qu'il ordonnait. Le chef de famille s'adressait à lui alors disant : « Quand on a faim, il nous faut manger ; quand on a soif, on a besoin de boire ; mais quand on est malade, on se souvient des père-et-mère ; et qui, si ce n'est toi, est père-et-mère ? Nous te demandons de deviner. Que ta main puissante avance ! »

Le devin (*mpisikidy*) assurait qu'il ferait la divination, et non pas au hasard : « Vous êtes bien des enfants ! » puis, il sortait sa planchette de divination et le sable y appartenant. (On utilisait du sable pour deviner les maladies ; autrement, des haricots ou des fruits pareils aux haricots.) Ayant terminé la divination – celle-ci étant accomplie selon des règles déterminées, et en ce sens, n'étant pas due au hasard – il pouvait dire : « Ceci est la culpabilité des cieux, que je n'ai la faculté d'ôter. Il faut verser du sang. »

En cas d'une telle réponse, il fallait envoyer un messenger dans la région pour prévenir : « À présent, il faut réunir toute la famille ; parce qu'on va faire l'acte par lequel le sang remplace le sang, la vie remplace la vie ». On s'assemblait alors à l'instant pour prendre en charge un sacrifice de rétribution. Le malade était transporté au bord du fossé qui entourait le village, l'image même de sa situation actuelle, car il était au bord de « la porte de pierre », c'est-à-dire de la porte du tombeau. Là, on le déposait sur sept nattes neuves. Sept est le numéro de la conjuration, de l'anéantissement. « Le malheur qui l'avait attrapé » serait conjuré, anéanti. Les nattes devaient être toutes neuves, sans déchirure ou courbure - ce qui

était l'image du malade couché dessus, qui se mettrait debout comme un homme nouveau et sans faute. De plus, les nattes devaient aussi être sans défaut. Elles ne devaient pas comporter de couture mais être tressées d'une seule pièce. De même à l'égard de « l'ornementation » du sacrificateur, un tissu de soie rouge foncé qu'il portait lors des cérémonies. Celui-ci avait aussi un sens symbolique. En effet, si une aiguille avait été utilisée pour les sept nattes ou le *lamba* (pièce d'étoffe) du prêtre, ceci pouvait entraîner l'emploi de l'aiguille pour coudre les *lamba* de linceuls rouge foncé de soie destiné au malade.¹ Le sacrifice serait donc inutile.

Avec le plus grand soin possible, les Malgaches respectaient le symbolisme dans leurs cérémonies. En ce domaine comme ailleurs, ils se soumettaient au plus sévère formalisme¹

En général, l'acte de sacrifice se déroulait de bonne heure le matin, quand « le soleil monte à l'est, et la lune descend à l'ouest. » La lumière et la vie étaient censées monter comme le soleil. Le mal et « le malheur » qui avaient frappé d'une maladie dangereuse devaient descendre comme la lune. C'était une coutume établie dans la vie religieuse populaire des Malgaches, que les gens qui cherchaient le bonheur par les cérémonies, devaient se tourner vers l'est. Ils devaient souvent monter vers l'est en marchant. Tandis qu'il fallait se tourner vers l'ouest, en descendant, quand on faisait des cérémonies de conjuration et malédiction. Les objets qui avaient été employés lors de telles cérémonies étaient jetés dans les fleuves, « pour que les objets maudits descendent avec l'eau courante. »

Au moment où le prêtre introduisait les actes de sacrifice, on tenait un bol d'argile bleue devant lui. Le bol contenait de l'eau, teinte en rouge par de l'écorce colorante et de la terre rouge. Il prenait un peu de cette eau rouge et faisait une aspersion vers le soleil levant. Cet acte avait une signification particulière. On croyait notamment que Dieu habitait le soleil. Dans leur mythologie, on trouve des expressions indiquant que les deux fils de Dieu – Ratomaramanana « de qui nous avons le coeur et la vie » et Ratomarafefy « qui entoure la vie et la propriété par une clôture » - étaient censés habiter le soleil. L'eau sacrificielle était donc en l'honneur des deux fils divins habitant le soleil, et on espérait ainsi les satisfaire pour qu'ils n'exigent pas la vie du malade, mais protègent celui-ci en mettant une clôture autour de sa vie. Puis, il faisait une aspersion d'eau sacrificielle vers les yeux du malade, ce qui avait aussi un rapport avec le soleil, qui porte le nom de « l'oeil du jour ». La similarité du nom joue un rôle, aussi « l'oeil du jour », et les yeux du malade étaient aspergés d'eau rouge sacrificielle. D'après certaines légendes, on considérait le soleil comme une partie de Dieu. Par ces deux actes, Dieu et les fils de Dieu, ainsi que les ancêtres (qui sont « aux côtés de Dieu ») et « les épouses de Dieu » avaient reçu tout ce qui leur revenait. « Le linceul rouge leur avait été donné; ils n'avaient plus à exiger. »

Puis, le prêtre prenait un peu d'eau de sacrifice et s'en passait sur les yeux. Par ce geste, « il était saint » et ne verrait pas l'animal sacrificatoire de ses propres yeux, normaux. Ceci, il l'avait fait à cause de sa position de sacrificateur ; « parce que, si le saint (le sacrificateur), étant le représentant de Dieu, voyait l'animal de sacrifice sans avoir enduit son visage d'eau rougie de terre rouge, le sang de l'animal était impur ». (Ici, on emploie une expression particulière pour dire « impur », pour indiquer l'impureté qui suit la mort.)

Ces actes étant terminés, le sacrificateur faisait un test pour vérifier si l'animal de sacrifice de bonne volonté et voulait donner sa vie docilement pour le malade. Il le piquait, et, si celui-ci ne rugissait pas, on y voyait un signe de bonne volonté de sa part, donc un sacrifice de bonne volonté.

¹ Des vêtements sans couture étaient employés dans les pays de l'est, et aussi parmi les Juifs. La tunique de Jésus était tissée sans couture du haut en bas. (Jean 19,23.)

Inséparable de ce genre de sacrifice, il y avait un charme ou une idole du nom de *hazomanga* (arbre bleu). Les païens malgaches considéraient « l'arbre bleu » comme le charme le plus puissant. On lui attribuait la faculté de transférer par contact sa puissance magique aux autres morceaux de bois, et de les transformer ainsi en « arbres bleus ». Cette idée de transfert de la puissance magique, on la trouve ailleurs aussi dans la religion populaire malgache. De même, si l'on prenait un peu d'eau d'une source sacrée appelée « l'eau de lumière », à laquelle on attachait un culte particulier, qui agissait en partie comme un mélange du paganisme et le christianisme – et si on la versait dans des sources ordinaires, celles-ci étaient transformées en « eau de lumière ».

« L'arbre bleu » que l'on utilisait dans les cérémonies de sacrifice ici mentionnées avait la taille d'une canne ordinaire d'ébène. Mais, comme ses facultés pouvaient être transférées aux autres morceaux de bois, on trouvait aussi des « arbres bleus » tout à fait blancs. En récitant la prière de sacrifice, le prêtre tenait cet « arbre bleu » d'une main et le couteau sacrificatoire de l'autre. Je vais donner une des prières ici :

« Nous vous appelons, ô Dieu, écoutez-nous ! Nous appelons la lueur vacillante, brillante d'or à l'est, le soleil pur, la lune brillante de rouge. Venez – toi, Dieu qui es homme, toi, Dieu, qui es femme ! Venez – vous, les huit épouses\époux qui formez une famille et qui consistez en sept groupes (ou sept membres) ! Descendez sur un tabouret d'or ou sur un lit d'or au moyen de fils d'or, venez bénir le malade ! Que ce qui est en haut, descend et devienne bas ; que ce qui est en bas, devienne haut ! Venez, vous les pères qui habitez l'est, vous, les pères qui habitez l'ouest, vous, les pères qui habitez le sud, vous, les pères qui habitez le nord !

Venez, ô Dieu, ne vous tournez pas sur le côté, mais tournez le visage vers nous. Venez, ne soyez pas vexés, ne soyez pas fâchés ; puisque vous voyez ce boeuf que nous avons apporté devant vous ! Nous ne sommes pas fiers et vaniteux comme ceux qui possèdent quelque chose. Nous ne sommes pas arrogants, portant la tête haute, comme ceux qui savent quelque chose. Parce que ceci est décidé par le saint, prescrit par le *mpisikidy* (le devin). Regardez ce boeuf ! Il n'a pas été apporté ici pour être mangé par nous, comme si nous étions de pauvres gens qui en avaient besoin. Ce boeuf a été acheté avec du riz, dont nous avons besoin pour vivre ; il a été acheté avec des *lamba* (des étoffes), dont nous nous habillons, et dont nous ne voulons pas nous séparer. Nous l'avons apporté pour avoir en échange un coeur heureux, pour nous acheter un coeur vivant, ici devant vous. Cet animal sacrificatoire est un moyen d'échange, propre à l'échange ; il est un substitut propre à la substitution, et qui peut remplacer le malade ; pour que la vie et la propriété de Ramanga (le bleu) soient achetées pour qu'il soit sauvé. Nous faisons le sacrifice expiatoire à la bêche, pour qu'elle ne soit pas être utilisée pour ouvrir le tombeau. Nous faisons le sacrifice expiatoire au râteau, pour qu'il ne soit pas être utilisé pour ratisser la terre devant la porte du tombeau. Nous faisons le sacrifice expiatoire au couteau, pour qu'il ne soit pas être utilisé pour couper « la viande mauvaise ».² Nous faisons le sacrifice expiatoire à la natte, pour qu'elle ne soit pas utilisée pour y mettre « la viande mauvaise » dessus. Nous faisons le sacrifice expiatoire à la corbeille, pour qu'elle ne soit pas utilisée pour porter « la viande mauvaise » ».

² Dans l'intérieur de Madagascar, on a des chambres funéraires maçonnées de grosses pierres, dont la porte consistait en une grosse pierre recouverte de terre. C'est pourquoi il faut enlever la terre devant la porte du tombeau pour l'ouvrir, à l'occasion des funérailles ou des retournements des morts. « La viande mauvaise » désigne la viande des boeufs abattus à l'occasion des funérailles. Les chambres funéraires malgaches font penser aux coutumes des Juifs. Les Malgaches comprenaient bien la question suivante: « Qui nous roulera la pierre loin de l'entrée du sepulcre? » (Marc 15,3)

Après cette partie de la prière sacrificatoire, la conjuration du mal était faite. Le prêtre d'idole (*Afgudspresten*) disait : « Le cri de douleur, les larmes qui nous coulent des joues, ce qui fait qu'on meurt à l'âge tendre, ce qui fait qu'on n'aime pas ses père-et-mère, qu'on n'aide pas et qu'on ne soutient pas des parents pauvres, - ceci est coupé et jeté au bord de l'arbre bleu. » Puis, il grattait sept fois sur « l'arbre bleu » qu'il tenait à la main. Comme noté, sept était le numéro de conjuration, d'anéantissement. Ce qui avait été gratté était mélangé avec l'eau rouge dans l'écuelle sacrificatoire. Avec cette eau, il aspergeait sept fois l'animal sacrificatoire de la tête aux pattes arrière. Puis, il récitait la prière de bénédiction :

« La joie se renouvellera sans cesse et durera toujours. Le jour clair et joyeux durera continuellement. Le soleil se lèvera toujours à l'est. Le bonheur et la joie seront comme au changement de phase de la lune : ils meurent aujourd'hui et seront vivants de nouveau demain. Nous aurons toujours ce qui nous fera du bien. Il n'y aura pas de malheur – ni ici ni là-bas. Les jours heureux reviendront toujours. » À ce moment, les gens rassemblés entonnaient en chœur : « Ô Andriamantra, Andriananahary (deux noms de Dieu), que soit achevé de manière bonne et belle ce que nous faisons à présent. » Puis, le prêtre grattait six fois sur « l'arbre bleu ». De nouveau, ce qui avait été gratté était mélangé avec l'eau sacrificatoire dans l'écuelle d'argile, et l'animal sacrificatoire aspergé six fois des pattes arrière à la tête. Six était le numéro de bénédiction, qui symbolisait la phase de croissance. Les sept coups de la tête aux pattes arrière signifiaient la récession, la malédiction. Ensuite, la gorge de l'animal sacrificatoire était coupée. Au moment où le sang coulait, l'assemblée reprenait l'appel en chœur : « Ô Dieu, que s'achève de manière bonne et belle ce que nous faisons à présent.

L'animal abattu était alors coupé en sept morceaux. La bosse et les poumons étaient placés de côté, destinés à être sacrifiés à Dieu et aux ancêtres. En laissant de côté le morceau réservé à Dieu, le sacrificateur disait : « Ceci est pour vous, les Dieux, mangez bien ! »

Les mêmes formules étaient employés pour le morceau aux ancêtres, en disant ancêtres au lieu de Dieu.

Entre temps, ces morceaux de viande étaient rôtis pour « une odeur qui plaisait aux Dieux ».

Un peu plus tard, les gens qui s'étaient rassemblés – il était de nombreux dans de telles occasions – étaient invités à « manger les restes des Dieux ». Ils s'y mettaient aussitôt, puisque « Dieu et les ancêtres mangeaient vite ». Ils avaient déjà fini, ce qui était normal puisqu'ils ne jouissaient que de l'odeur. (*Andriamanitra* / Dieu embaumé)

Dans l'acte de sacrifice que nous décrivons ici, quelques actes rituels à la signification particulière étaient faits. Trois onctions du sang de l'animal sacrificatoire étaient faites sur le malade, notamment une sur le front « entre les yeux » (ce qui était habituel pour les sacrifices sanglants des trois catégories), une de chaque côté sur le bord le plus élevé du front, tout près des sourcils. Le prêtre disait : « Ceci est du sang qui remplace la vie du malade. »

Le malade était enveloppé dans un *lamba* de soie bleu foncé, sur lequel une tache de sang était mise entre les omoplates. D'après ce qu'on a noté plus haut sur le fait de placer de poudre de charmes entre les omoplates, on en comprend la signification. La culpabilité qu'il n'était pas dans les pouvoirs de l'homme d'ôter était alors écartée. Les taches de sang n'étaient pas à portée de main. Le malade ne pouvait plus, lui non plus, être « atteint par le malheur » : la maladie, la pauvreté et la mort. En somme, toutes les taches de sang signifiaient la participation à la délivrance que le sacrifice expiatoire était supposé offrir au malade.

C'était également la coutume de mettre une tache de sang sur les outils employés lors d'un sacrifice, tels que la pelle, la bêche, le couteau, la natte et la corbeille. Dans la prière sacrificatoire, il a été mentionné exprès qu'on faisait un sacrifice expiatoire à l'adresse de ces objets-là. On voit ici l'idée qu'on rencontre ailleurs dans le paganisme malgache : à des objets

de la nature sont attribués des forces surnaturelles. Il en est de même dans le culte des charmes qui ont été transformés ou métamorphosés en Dieu. Il en était ainsi pour les pierres sacrées, où on venait prier et sacrifier. Les planchettes de divination étaient également des objets d'adoration. Chez les Malgaches, ceci était une des manifestations les plus primitives de l'animisme ; mais à l'égard des taches de sang, notées plus haut, cela nous fait penser aux Israélites qui, lors de l'exode d'Égypte, mirent du sang de l'agneau abattu sur les poteaux des portes de leurs maisons (Exode 12,7-13). Ici, comme ailleurs, les païens cherchaient à tâtons l'idée d'expiation : « Je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous..» (le verset 13).

Tous les sacrifices pour des malades n'étaient pas pratiqués au bord du fossé. Ils pouvaient avoir lieu sur la place ouverte au centre du village ou bien dans la maison. Au lieu d'un boeuf, les animaux de sacrifice pouvaient être des agneaux, des chèvres, des boucs ou des poulets. Parfois, on attachait un charme à l'animal sacrificatoire afin « de rendre le sacrifice plus fort ».

Si le malade ne guérissait pas, on pouvait répéter les cérémonies de sacrifice plusieurs fois. L'un après l'autre, plusieurs boeufs pouvaient alors être abattus. Parfois, on avait commencé à sacrifier des poulets. Si cela n'était pas efficace, il fallait apporter un sacrifice de valeur supérieure, par exemple un agneau. Si cela n'avait pas d'effet non plus, il fallait apporter un boeuf, même plusieurs boeufs comme sacrifice.

*

Parmi les sacrifices de substitution, on doit compter les actes religieux que les Malgaches incluaient sous la dénomination générale de *faditra*. L'usage du *faditra* était, parmi les Malgaches, aussi répandu qu'important, comme l'exprime un dicton : « Celui pour qui on n'a pas encore fait de *faditra* (« fini *faditra* ») est malade ; en revanche, celui pour qui on a fait un *faditra* est heureux et en bonne santé. » Car, par l'acte de *faditra*, le malade devenait « libre du malheur, libre de la sorcellerie maligne, qui tue les gens. » Par un tel acte, le malade faible devenait « fort comme le fer et la pierre. »

Les actes de *faditra* variaient beaucoup, et les coutumes rituelles à suivre étaient nombreuses et extrêmement compliquées. Ainsi, un rite de *faditra* écrit par un de mes élèves à l'École Normale, autrefois sorcier, comprend 46 pages. De plus, il y avait des prescriptions de médicaments etc. pour celui qui se soumettait à un *faditra*. Bien sûr, on ne réalisait pas tout le rite à chaque acte. Cela dépendait bien entendu de ce pourquoi on voulait utiliser le *faditra*. Le prêtre d'idole le décidait à chaque occasion, et cela devait se conformer à « la réponse » qu'avait donné le *sikidy* (la divination). En tout cas, il y avait une règle qu'il fallait suivre sans exception, celle de la similitude entre le mal qu'on voulait « enlever » et le moyen employé pour le faire.

On pourrait en donner un exemple ici : Si le *sikidy*, à une question, avait donné la réponse de « courbé, brisé », il fallait utiliser comme *faditra*, un bout de faîte de toit courbé et brisé. La réponse avait ainsi annoncé qu'un grand homme de la famille serait bientôt courbé par une maladie ou brisé par une mort proche. Le faîtage, qui portait le toit de la maison, était le symbole d'un noble ou d'un chef qui « portait le pays », « portait la famille ». Si, par contre, on avait eu une réponse comme celle-ci : « ville chauve (*sola vohitra*) » ou « ville abandonnée », cela signifiait que la ville serait détruite. Pour faire le *faditra*, dans le premier cas, il fallait trouver de la terre d'un endroit dépourvu d'herbe. Dans le deuxième cas, des morceaux de buissons pris dans un village désert, abandonné de ses habitants. Si dans le *sikidy* apparaissait une figure qui, selon le devin, signifiait que « trois hommes meurent en un jour », il fallait tuer trois sauterelles pour en faire l'acte de *faditra*.

L'idée qu'il devait y avoir une similitude entre le mal, qui, selon la réponse du *sikidy*, menaçait de frapper, et le moyen employé pour l'en empêcher, n'est pas particulière aux actes de *faditra*. Il s'agissait d'un trait constant de l'idolâtrie malgache – pas seulement à l'égard du mal qu'on voulait conjurer, mais aussi des biens qu'on voulait acquérir. L'idée de similitude est l'élément fondamental de leurs charmes – dans la combinaison des charmes et leur culte, ainsi que les règles selon lesquelles ils sont fabriqués.

La similitude notée ici à l'égard des actes de *faditra* pourrait faire penser au serpent de cuivre que les Israéliens avaient dressé dans le désert. (Nombres 21,8-9)

Aucun des actes religieux malgaches n'impliquait une telle multiplicité de moyen que « faire le *faditra* » : des morceaux de bois ou de viande, des ustensiles de ménage, des outils de culture, des pierres ou des feuilles, des mottes de terre ou des coqs rouges, des poulets, des boeufs, des agneaux, des boucs, des chèvres ou des sauterelles, etc.

Le plus souvent, ces actes étaient liés aux destins (voir mon écrit : « Divination astrologique à Madagascar ».)

Les animaux employés dans le rituel de *faditra*, étaient censés « absorber le malheur » de la maladie, de la faiblesse et de la mort. Ils n'étaient pas tués, mais relâchés pour aller où ils voulaient dans les champs. Ces éléments combinés, rappellent, bien entendu, le bouc émissaire qui, chargé des péchés du peuple, était chassé dans le désert. (Lévitique 16,10.20)

L'idée que quelque chose ou quelqu'un d'autre pouvait absorber le mal ou le malheur, n'était pas particulière aux actes de *faditra*. On la trouve partout dans la religion et la vie des Malgaches. Si un chef tombait malade, il était couché sur un lit ou un grabat. Un de ses esclaves devait se coucher dessous. L'eau qu'on versait sur le malade, tombait sur l'esclave, ce qui faisait que « la sueur du malade venait sur lui » de telle manière qu'il « absorbait » la maladie de son maître. – Des objets variés appartenant à un homme ou une femme malade, comme du riz, des morceaux d'une marmite d'argile cassée ou des pièces d'argent, étaient mis à un carrefour. Si quelqu'un, par mégarde, touchait ces objets ou bien, par égoïsme, était tenté de les prendre, la maladie était transférée sur lui. De même, si un chien mangeait le riz. Cette idée était poussée plus loin encore, et jusqu'aux ténèbres les plus sombres du paganisme. Des païens qui souffraient de maladies dont ils étaient eux-mêmes responsables commettaient l'adultère dans l'intention de transférer leur maladie à d'autres. Ils croyaient ainsi adoucir leur maladie et guérir plus vite.

Aux carrefours et devant le portail du village ou la porte de la maison, on mettait sept morceaux de canne ou sept bûchettes qui avaient été choisis et initiés par les sorciers. À la vue de tels charmes, les païens étaient épouvantés et enragés. Ils criaient et crachaient tout en maudissant la sorcellerie. L'acte de cracher faisait partie de la malédiction. En voyage, j'ai vu de ces charmes. Le plus souvent, ils consistaient en de petits morceaux de canne, arrangés selon des signes déterminés de *sikidy*. Mes amis, des gens honorables, pouvaient raconter de nombreuses histoires sur les dangers effroyables de cette sorcellerie. Je vais en raconter une. Raivo, un gouverneur bien connu et élève de l'école théologique de la LMS, mourût soudainement. Un tel sortilège l'avait tué. Voilà ce que croyaient les païens et quelques chrétiens. Ses ennemis avait fait une peau de chat, dans laquelle on avait cousu des objets de sorcellerie comme ceux notés plus haut. On l'avait mise devant sa porte pendant la nuit. En sortant le matin, il s'est fâché contre le gardien tout en donnant un coup de pied à la peau contenant la sorcellerie maligne. À l'instant même, il a eu mal au pied droit. La maladie monta jusqu'à son coeur. « Ceci l'a tué ! »

2. Des sacrifices pour honorer et renforcer les idoles.

Les Malgaches avaient leurs charmes privés, leurs charmes de famille, de nation, de guerre et de nombreux autres charmes qui étaient adorés comme des idoles. À ces charmes, on

faisait des sacrifices régulièrement aux moments déterminés ou de temps en temps à l'occasion de quelque chose.

Une idole semblable avait été faite par un soldat qui, à l'époque, habitait non loin de ma station. Un fils de cet homme était devenu chrétien et appartenait à la congrégation. Il était âgé lorsque j'ai fait sa connaissance, ce qui indique qu'il y avait longtemps que cette idole avait été faite. Ceci avait eu lieu lors d'une apparition de l'esprit d'un ancêtre du prêtre¹ d'idoles. « L'idole était un Dieu de guerre et devait sauver » l'homme, qui l'avait faite, de tout danger à la guerre.³ L'idole consistait en deux morceaux, comme deux est le nombre de la force dans la religion malgache. De plus, deux était le numéro divin dans leur divination. Un morceau avait reçu un nom qui signifiait : « Beaucoup qui tarit pas, qui n'évapore pas. » Le nom de l'autre était : « Le surplus, le paiement, la compensation. » Le nom commun des deux morceaux, le nom de l'idole, était : « Celui qui n'aime pas les enfants rouges. » À l'époque, « les enfants rouges » était un surnom courant pour les enfants des nobles, des grands. L'idole n'aimait pas les enfants de ces gens. Non, il « aimait » les enfants des gens ordinaires. De tels enfants, il voulait en avoir en sacrifice, selon la vision de l'esprit ancestral du soldat. L'esprit lui ordonna de lui sacrifier un enfant tous les ans, au réveillon de la nouvelle année. C'étaient les conditions pour que l'idole garde sa puissance de protection. Puis, le soldat reçut l'ordre de se baigner dans sept ruisseaux ou sources situés « dans sept vallées ». Ceci étant fait, l'esprit lui apparut de nouveau et lui demanda de couper la partie inférieure de son petit doigt de la main gauche. Il fallait faire tomber les gouttes de sang sur une feuille. Le lendemain, « un jour au destin favorable », l'esprit lui apparut encore, pour lui demander de prendre le sang qui avait coulé sur la feuille et d'en l'enduire l'idole. Puis, l'esprit dit : « Maintenant, l'idole est sacrée pour toi. Tu dois faire la même chose chaque année. »

L'idole était gardée dans sept petites corbeilles, l'une dans l'autre. Celles-ci devaient être tressées d'une espèce de roseau portant le nom de « joie », pour réjouir l'idole. Afin d'honorer l'idole, il fallait la couvrir d'un fin tissu de soie. Elle était gardée dans ses corbeilles au « coin des ancêtres ».

Le soldat ne garda pas son idole longtemps, pas plus d'un an. Il avait sacrifié une fois à l'idole. Le sacrifice était un de ses propres enfants, le frère de l'homme mentionné plus haut, qui était devenu chrétien plus tard.

Le premier ministre du pays de l'époque avait organisé une épreuve de force entre les idoles de guerre, que l'idole du soldat avait gagnée. Il lui avait alors cédé l'idole pour un cadeau de 100 dollars, ce qui était une grosse somme d'argent pour l'époque. Plus tard, l'aîné de ce premier ministre avait hérité de l'idole. Chaque année, il fallait lui sacrifier un enfant. La veille du sacrifice, le maître de l'idole devait se baigner dans sept ruisseaux ou sources selon la vision que l'homme avait eue.

Depuis le début, on suivait la tradition qui consistait mettre les enfants sur deux rangs, pour choisir parmi eux la victime. Suivant la coutume générale de l'idolâtrie, on passait un onguent sur l'idole. Puis, on la tournait au-dessus d'un feu où brûlait de la résine « pour qu'elle puisse l'embaumer ». Puis : « Là où allait la fumée, il fallait chercher la victime. » Celui qui était attrapé par la fumée le premier, devrait être sacrifié. J'ai eu de bonnes informations sur la réalisation du premier sacrifice fait avec le frère de l'homme devenu plus tard membre de ma congrégation.

³ Il semble que le soldat en question soit le prêtre d'idole lui-même, un *ombiasa*. (Note de l'éditeur)

Plus tard, pour le sacrifice, on utilisait une natte que l'on suspendait à l'avance dans la maison. À ce que je sais, on connaissait l'art d'être ventriloque. La voix, qui semblait venir par derrière la natte, prononçait le nom de la victime. Les pauvres païens croyaient que c'était l'idole qui parlait. « Il fallait obéir » à ses mots. Parfois, on cachait même tout simplement un homme derrière la natte pour balbutier le nom de la victime.

On voit ici un peu « la puissance du mensonge » et « les séductions de l'iniquité », qui caractérisent la vie des païens. (2 Thessaloniciens 2, 9-10)

La malheureuse victime était traitée de la manière la plus outrageuse. On fourrait de la mousse ou des chiffons dans sa bouche « pour que son âme ne puisse pas la quitter » avant d'être sacrifiée. Ensuite, on enlevait le manche de la lance conservée dans une grotte et destinée à un cet usage. Avec la lance, on frappait la victime à la tête jusqu'à ce qu'elle tombe. Puis, on coupait la tête et la mettait à côté de l'idole. Une goutte de sang était posée sur l'idole, sur le maître et sur les gens peu nombreux qui y assistaient. Il en était ainsi si, lors de l'annonce la victime, plusieurs personnes étaient présentes. À l'acte même de sacrifice, cependant, seuls des gens choisis y participaient. À la fin, le maître de l'idole y assistait seul.

À cette idole, comme à toutes les autres idoles malgaches, étaient attachées des proscriptions déterminées. Parmi celles-là, il y en avait une de caractère plutôt curieux. Il était défendu de s'essuyer le nez dans la pièce où se trouvait l'idole. Si celui qui avait enfreint cette défense était quelqu'un de supérieur au maître de l'idole, il fallait expier la faute par un sacrifice humain. Heureusement, il n'y en avait pas beaucoup de rang supérieur à lui.

Un chrétien, qui connaissait bien ces détails, m'a raconté qu'un missionnaire anglais avait rendu visite au maître de l'idole. On l'avait fait venir dans la meilleure pièce, où se trouvait l'idole. Par mégarde, le missionnaire s'était essuyé le nez, ce qui avait déshonoré l'idole. « Ce qui était défendu avait été transgressé. Il fallait sacrifier un enfant afin de l'honorer. Ce n'était qu'ainsi qu'elle pouvait regagner sa puissance perdue et sa faculté de protéger. »

Les sacrifices humains qu'on avait fait à cette idole n'avaient pas pu être cachés longtemps. Et, lorsque le peuple eut l'information que ces actions outrageuses déplaisaient au premier ministre Rainilaiarivony, on fut encouragé à en parler de la manière en usage à l'époque : on faisait des chansons satiriques que l'on chantait à l'occasion des fêtes de danses dans les villages. Je vais traduire les couplets les plus remarquables de la chanson sur les sacrifices humains de N.N. :

« Je ne suis pas insensible comme l'idole de N.N.,
elle exige des enfants,
que leur père ne veut pas lâcher,
que leur mère ne veut pas lâcher. »

En 1889, N.N. était parti comme second dans l'armée qui avait été envoyé pour obliger les Sakalava de la côte sud-est à se soumettre au gouvernement hova. Pendant le stationnement de l'armée à Fort Dauphin, il avait sacrifié un de ses esclaves à cette idole. La victime avait des membres de sa famille dans le district de ma Station. Ils étaient là-bas comme porteurs. Ils avaient enterré la victime

À ce qu'on disait, il avait sacrifié aussi un de ses esclaves à l'arrivée à Tuléar. Mais, à présent, cela dépassait tellement les bornes que le premier ministre estima qu'il fallait intervenir. Les esclaves de N.N. avaient menacé de s'enfuir chez les Français de Diégo Suarez.

Lorsque le pays fut conquis par les Français, cet homme avait été exilé, et mourut peu après.

Quant aux idoles domestiques, il ne devait pas se passer grande chose avant qu'on doive leur sacrifier des humains. Pendant son premier voyage d'exploration dans le pays betsileo en 1867, John Engh arriva sur un marché, à une heure de l'endroit où il devait fonder plus tard la station de Betafo. Là, un homme noble et devin (*mpisikidy*) l'avait affronté. Au début, il se montra assez dur. Mais, pendant la conversation, il fut « vaincu par l'amabilité d'Engh » et lui avait serré la main, ce que, en tant que devin, il n'aurait pourtant pas dû faire. En effet, il s'était rendu compte que, par ce geste, ses idoles domestiques avaient été déshonorées et avaient perdu leur puissance. Pour réparer l'honneur de quelqu'un qui avait été déshonoré, il fallait sacrifier un enfant.

Plus tard, ce noble et sa famille avaient été gagnés au christianisme.

J'ai eu l'occasion de vérifier personnellement le fait que l'on pouvait faire des sacrifices humains aux idoles de guerre. Peu de temps après le début de la première guerre franco-malgache en 1883, j'ai fait un tour en dehors de notre région de travail, dans une région dont les habitants devinrent plus tard célèbres pour leur haine des Européens. Je fus abordé, sur une place de marché, par un groupe de jeunes hommes, qui venaient d'un *kabary* (un rassemblement du peuple) où il avait été décidé qu'ils iraient comme soldats dans le nord-ouest de l'île pour se battre contre les Français. En me voyant, ils crièrent : « Il sera fait un sacrifice expiatoire au fusil ! » L'appel fut répété plusieurs fois. Mes porteurs, avec quelqu'un de plus raisonnable qui faisait partie de la foule, s'occupèrent de l'affaire, afin que je puisse reprendre mon voyage.

3. Des sacrifices votifs, des sacrifices d'action de grâce, des sacrifices d'occasion.

Ce genre de sacrifice était le plus courant parmi les Malgaches.

Des guerriers, des brigands, des voleurs, des querelleurs en procès contre leurs voisins et d'autres gens, des hommes à la recherche des femmes et vice versa, des femmes « qui désiraient donner naissance à des enfants », des malades qui voulaient être guéris, des gens en bonne santé qui ne voulaient pas tomber malade, tous ont fait des vœux. Les Malgaches faisaient des promesses pour échapper aux difficultés, conquérir un adversaire, « se délivrer d'un malheur » ou acquérir un bien. De tels vœux étaient en fait une manière de faire une confession, dans laquelle les païens montraient leur mentalité et révélaient leurs pensées les plus intimes, souvent des actions, qui étaient les fruits de leurs pensées et désirs. Il n'était pas rare que se cachât derrière les sacrifices votifs des pensées qu'on ne devrait pas mentionner. Parfois, il s'agissait du « débordement de débauche », comme l'Écriture qualifie la vie païenne. (1Pierre 4,4)

Ce n'était pourtant pas seulement les gens mauvais aux désirs méchants qui faisaient des vœux. Des gens honnêtes qui allaient en voyage de commerce, par exemple, apportant des marchandises aux marchés ou ayant d'autres commissions, agissaient de même.

Les idées religieuses qu'ils avaient lors des sacrifices de vœux rappellent le vœu qu'avait fait le patriarche Jacob à Bethel, en route pour la Mésopotamie. (Genèse 28,18-21.) Les Malgaches sont capables de comprendre et d'approuver entièrement ce vœu (versets 20-21. « Jacob fit un vœu, en disant : Si Dieu est avec moi et me garde pendant ce voyage que je fais, s'il me donne du pain à manger et des habits pour me vêtir, et si je retourne en paix à la maison de mon père, alors l'Éternel sera mon Dieu ; et je te donnerai la dîme de tout ce que tu me donneras. »). Il s'agissait d'acquérir des biens temporels. Les conditions que Jacob avait mis pour que « l'Éternel » soit son Dieu, et pour que la pierre qu'il avait dressée « pour monument » soit « la maison de Dieu », on les retrouve dans les vœux religieux que font les Malgaches sur leurs sites sacrés.

Si les puissances surnaturelles leur donnaient ce qu'ils avaient mis comme conditions dans leur vœu, il leur fallait « les remplir ». S'ils manquaient à le faire, ils étaient rattrapés

par les punitions les plus graves. Dans le cas d'un prince, d'un chef important ou d'un chef d'armée qui avait fait un vœu distinct et l'avait rompu, son groupe ou l'armée qu'il dirigeait devaient également être attrapés par la punition.

On trouve quelque chose d'équivalent chez le peuple élu de Dieu et d'autres peuplades encore. On n'a qu'à penser à Jephté, un des héros israélites. « Jephté fit un vœu à l'Éternel, et dit : « Si tu livres entre mes mains les fils d'Ammon, quiconque sortira des portes de ma maison pour venir au-devant de moi, à mon heureux retour de chez les fils d'Ammon, sera consacré à l'Éternel, et je l'offrirai en holocauste. » Jephté marcha contre les fils d'Ammon, et l'Éternel les livra entre ses mains. ... Jephté retourna dans sa maison à Mitspa. Et voici que sa fille sortit pour aller au-devant de lui avec des tambourins et des danses. C'était son unique enfant ... Dès qu'il la vit, il déchira ses vêtements et dit : « Ah ! ma fille ! ... J'ai fait un vœu à l'Éternel, et je ne puis le révoquer. » Elle lui dit : « Mon père. Si tu as fait un vœu à l'Éternel, traite-moi selon ce qui est sorti de ta bouche, maintenant que l'Éternel t'a vengé de tes ennemis, des fils d'Ammon. » ... Au bout des deux mois, elle revint vers son père, et il accomplit sur elle le vœu qu'il avait fait. » (Juges 11, 29-40) Les mots de Jephté à sa fille et la réponse de celle-ci à son père, courbé et malheureux, nous les comprendrions mieux si nous supposons, au niveau religieux où ils se trouvaient, qu'ils avaient les mêmes idées fondamentales sur l'inviolabilité absolue d'un vœu que celles que nous trouvons chez les Malgaches. Jephté dit : « J'ai fait un vœu à l'Éternel, et je ne puis le révoquer. » Sa fille l'avait compris et l'avait accepté. Un païen malgache orthodoxe l'aurait compris, lui aussi, mieux que nous.

Les Malgaches penseraient sans doute que le Patriarche Jacob était « paresseux » pour tenir sa promesse. Et que Dieu devait lui demander de faire ce qu'il avait promis. Sur le fait qu'il fallait remplir les conditions, oui, là-dessus, les chers Malgaches seraient bien d'accord avec le vieux Patriarche. Pour la suite, cependant, c'en est fini de ce qu'ils avaient en commun. « Jacob dit à sa maison et à tous ceux qui étaient avec lui : Ôtez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, purifiez-vous, et changez de vêtements. » (Genèse 35,2-4) Il leur fallait un changement de mentalité, ce que les païens n'auraient pas toléré. Le sacrifice de vœu, il fallait le faire, - mais cet acte les influençait aussi peu moralement que leurs autres actes de sacrifice. Un changement de mentalité n'était pas exigé. Ils poursuivaient leur vie habituelle de débauche tout comme avant. Leurs sacrifices avaient l'effet d'une « action accomplie ». Pour eux, le vœu avait le caractère d'un contrat, et le fait de le remplir, d'un paiement. Ainsi, les Malgaches auraient pu dire, eux aussi : « J'accomplirai mes vœux envers l'Éternel, » (Psaumes 116,14 et 18) Mais, avec ceci, ils se croyaient quittes.

Les sacrifices de vœu s'appelaient en malgache *fanalamboady*, ce qui veut dire fait de remplir un vœu. Le sacrifice était toujours en rapport avec la valeur du bien qu'on voulait acquérir par le vœu. Je citerai pour le montrer quelques traits caractéristiques.

Les Sakalava qui montaient à l'intérieur de l'île pour ravir et piller, faisaient, par habitude, des vœux au bord d'une des rivières les plus connues. Ils y faisaient des sacrifices de boeufs aux dieux et aux ancêtres. Ils versaient du sang dans le fleuve, destiné aux ancêtres qui étaient censés y exister comme des esprits de fleuve. Ensuite, ils mettaient une tache de sang sur le front de chacun des participants et sur leurs armes (cfr. ce qui est noté plus haut sur cette coutume de sacrifice). Ils faisaient alors le vœu de sacrifier une personne, s'il remportaient la victoire dans leurs brigandages, s'ils avaient de gros butin de gens et de boeufs, et, s'ils les ramenaient bien en traversant le fleuve sans être rattrapés ou vaincus par les gens de l'intérieur du pays. Ce vœu était rempli. Ils sacrifiaient l'un de ceux qu'ils avaient ravis. Quand, au contraire, il s'agissait de guerres moins dangereuses, des sacrifices de grande valeur n'étaient pas exigés. Des hommes qui « luttèrent des femmes » faisaient des vœux,

comme les guerriers, brigands ou voleurs ordinaires. Comme déjà noté plus haut, on adorait et on faisait des vœux de préférence au passage de gués saints.

Les Malgaches utilisaient le mot « lutter » pour indiquer des affaires variées. Le fait de réserver quelque chose était nommé « lutter le prix ». Discuter était appelé « lutter des pensées ». La désignation appropriée pour l'amour était « lutter des femmes ». Le combat pour le rang entre les grands hommes était appelé « lutter des grades d'honneur », etc. - Les combattants de femmes, par contre, s'en tenaient aux « pierres sacrées ». Je parlerai de l'une d'elle. Elle saillait sur la terre comme une petite point de rocher. Au centre de la pierre, il y avait un petit trou allongé, ce qui l'avait fait adorer par les hommes à la recherche de femmes. Ceux-ci se mettaient à une distance précise de la pierre. Tenant des cailloux siliceux de la main gauche, ils les jetaient – l'un après l'autre – vers le trou allongé sur la pierre. En cas de réussite, c'était bon signe pour obtenir ce qu'on cherchait. On faisait le vœu d'y retourner et d'enduire la pierre avec une motte de lard ou de suif, d'une valeur de cinq *øre* (très peu). Celui qui entreprenait l'onction devait marcher autour de la pierre « pour que le sacrifice de remerciement soit parfait ». Autour de la pierre, il y avait, bien entendu, une bande noire. Elle avait été formée par l'onguent des adorateurs reconnaissants, qui portaient « un sacrifice de remerciement parfait » en remplissant le vœu qu'ils avaient fait.

Auprès d'autres pierres de ce type, on suivait une coutume un peu différente quand on demandait de réussir en de mauvais chemin d'amour. Comme d'ordinaire, on se plaçait à une petite distance de la pierre, et, en pointant vers elle l'index de la main droite, les yeux fermés, on marchait vers la pierre. Quand on trouvait le trou, on était sûr d'obtenir ce qu'on voulait.

Des femmes venaient aussi devant les pierres pour les prier et les adorer afin d'avoir des enfants. De telles pierres devaient avoir la forme d'un oeuf – le symbole de fertilité. Après la prière, elles mettaient de petits cailloux, «des enfants de pierre», dessus, ce qui symbolisait le fait qu'elles devaient bientôt être d'heureuses mères qui porteraient leurs enfants sur le dos. Les femmes portaient aussi « un sacrifice parfait de remerciement » ; elles enduisaient la pierre avec un morceau de lard.

Sans doute, les femmes et les hommes qui venaient prier sur de telles pierres s'unissaient-ils à Dieu. Ici, encore, on rencontre les éléments de l'animisme (l'adoration d'esprits) qui était répandu à Madagascar. On priait les esprits dans les fleuves, dans les sources, sur les collines et d'autres endroits encore. À part Dieu et les ancêtres, les devins priaient leurs planchettes de divination ; ils les nommaient même Dieu. Le riz était nommé Dieu, les boeufs aussi, ainsi que d'autres choses. Tout ce qui était mystérieux, étonnant ou utile était traité de Dieu.

Sur les Hautes Terres, on avait coutume de célébrer les fêtes d'automne dans les familles. Une marmite était remplie du riz nouvellement récolté. On l'avait fait bouillir jusqu'à déborder, symbole d'avoir reçu un surplus de bénédiction. Ce qui avait débordé était ramassé avec une louche de fer, mis sur une feuille de bananier et placé sur le bord supérieur du « coin des ancêtres, le coin du nord-est dans la maison où on adorait les ancêtres de la famille.

Pour ceux qui connaissent le caractère populaire malgache, il n'est pas étonnant du tout que l'on n'observe pas de marques de reconnaissance dans les prières par lesquelles cet acte débutait et se terminait. Ceux qui priaient appelaient Dieu et les ancêtres «dont ils venaient». Ils priaient les deux fils de Dieu, les « Dieux qui sont huit couples, le soleil et la lune, les compagnons de la terre et les compagnons des cieux », ainsi que l'idole appelée *Tsotsoroka*, qui, pour l'occasion, était placé dans « le coin des ancêtres ».

Pendant le repas du riz sacrificatoire, le père de la famille prononçait la prière de remerciement. Celle-ci était caractéristique de l'attitude matérialiste du païen : « Ah ! Nous sommes heureux, ô Dieu, d'être arrivés à ce moment de l'automne. Que toute la famille

éprouve un nouvel automne ! Ô, que nous ne soyons pas être attrapés par quelque chose de mal ; que nous n'ayons jamais du mal de ce que nous mangeons. (On pense ici que des sorciers auraient pu ensorceler leur nourriture et ainsi leur transmettre une maladie. Comme tous les animistes, les Malgaches vivaient « sous la peur de mourir pendant toute leur vie »). Que le riz ne nous quitte pas et que nous n'en soyons pas séparés.»

À l'occasion des fêtes malgaches de réveillon, des sacrifices étaient apportés. De nombreux boeufs étaient abattus, de la viande découpée en languettes et mise sur le bord supérieur dans « le coin des ancêtres ». La viande était séchée pour être mangée aux fêtes du réveillon suivant. Ensuite, on allait au tombeau des ancêtres où l'on pria, on sacrifiait de l'eau de vie et on brûlait du suif ou de la résine.

À plusieurs endroits dans les Hauts Plateaux ou sur les côtes, on dressait des stèles commémoratives. Souvent, on y élevait une perche, sur laquelle une corne de boeuf était attachée. De temps à autre, on versait de l'eau de vie dans la corne. C'était un sacrifice de boisson, pareil au sacrifice d'eau de vie versée sur le tombeau ancestral à l'occasion des fêtes de réveillon. Il y avait également un sacrifice d'action de grâce.

De plus, les Malgaches faisaient des sacrifices d'occasion\ de circonstance. Ainsi, un coq rouge était sacrifié à l'occasion de la fondation d'une maison. (Le rouge était la couleur de stabilité, de durée, la couleur de la reine.) Le sang était versé dans un trou, au milieu de la maison, où l'on plantait le pilier qui portait le faîtage.

Lorsqu'un roi renommé des Hauts Plateaux se construisit un palais, « la divination exigea » un sacrifice humain. Le roi demanda alors à ses courtisans si quelqu'un consentait à se sacrifier « pour renforcer le royaume ». L'un d'eux s'offrit comme un sacrifice volontaire. Mais, soudainement, le sorcier céda. Il trouva qu'il n'était pas exigé de sacrifier une vie humaine, mais de donner du sang seulement. Il fit une incision dans l'une de ses oreilles. Le sang qui en coulait fut versé dans les trous où l'on allait planter les piliers du faîte. Le Seigneur, qui s'était offert pour le bien du roi et le royaume, fut bien récompensé. Ses descendants recurent le privilège de « ne pas mourir pour leurs fautes » (ne pas être punis de leurs crimes).⁴ Ce droit avait été accordé aux descendants de certains autres courtisans qui s'étaient également offerts, et le sorcier trouva que « les pas du roi étaient malins (ainsi dangereux et entraînant le malheur pour lui et le royaume).

Les Malgaches voyaient toutes les affaires de la vie en relation avec la religion, ainsi l'institution de mariage. Sur les côtes sud et ouest, on avait l'habitude de sacrifier un boeuf pour contracter un mariage. On prenait un peu de sang et on en enduisait le couple. Il était défendu à des gens de « destins contraires » de se marier. Il ne pouvait y avoir aucune interaction entre des gens de « destins contraires ». – Sur les Hauts Plateaux, le père de la mariée recevait une pièce de valeur 45 øre pour le mariage. On l'appelait « le bout de l'agneau ». Le nom remonte aux actes de sacrifice d'autrefois. « Le bout de l'agneau » devait alors signifier le morceau de l'animal sacrificatoire (un agneau) qui avait été donné au père de la mariée.

L'élément religieux de cet élément – dans certaines régions du pays – était renforcé par la prière faite avant la remise du « bout de l'agneau ». Prononcée par l'homme le plus vieux de la famille, elle était adressée à Dieu, à « la terre où nous habitons » et à « tout ce qui est saint ». Elle contenait le souhait que ces enfants (le couple marié), qui n'avaient pas de « destins contraires », ainsi que les témoins présents, aient « une grande progéniture et de nombreux descendants, des fils et des filles, et qu'ils soient bénis ».

Leur relation aux sacrifices votifs révélait plus qu'autre chose les attitudes païennes des Malgaches. Comme mentionné plus haut, il fallait accomplir le vœu. Mais, au moment

⁴ Il s'agit de l'histoire de Trimofoloalina relatée dans l'Histoire des Rois.

où on avait obtenu ce dont on s'était obligé par le vœu, on était libre de fixer soi-même la valeur de la victime promise. – À ce propos, un événement qui a eu lieu à l'époque où les Hautes Terres étaient unies en un royaume est significatif. Un roi fut expulsé de son petit royaume. Se trouvant dans une situation désespérée, il fit le vœu de sacrifier un être humain, à condition qu'il se réconcilie avec le vainqueur et soit remplacé, comme vassal, dans son royaume précédent. Son désir avait été exaucé. Il lui fallait alors sacrifier quelqu'un. Mais, une fois tiré d'embarras, il était libre à choisir qui il voulait sacrifier. Il avait donc sacrifié un de ses vieux esclaves « puisque sa vie, de toute façon, était près de sa fin ».

Dans les sacrifices votifs, nous voyons un besoin religieux tout à fait humain et général. Chez nous, en Norvège, il se manifeste en ce que nous appelons «les églises de vœu» (*Lovekirken*). De mon enfance, je sais comment on considérait de telles promesses. Je me rappelle des propos concernant le choix de cadeaux appropriés à sa fortune, au bien qu'on voulait obtenir ou au malheur dont on voulait être délivré.

Pour nous, les humains, faire des vœux se présente naturellement à l'esprit. Il est plus difficile, bien entendu, de les accomplir sans réserve ou fourberie. On le voit bien également dans le peuple élu de Dieu. Le prophète Malachie accusait ses contemporains de profaner l'autel de Dieu : « Quand vous offrez en sacrifice une bête aveugle, n'est-ce pas mal? Quand vous en offrez une boîteuse ou infirme, n'est-ce pas mal? Offre-la donc à ton gouverneur ! Te recevra-t-il, te fera-t-il bon accueil? ... Maudit soit le trompeur qui a dans son troupeau un mâle, et qui voue et sacrifie au Seigneur une bête chétive ! » (Malachie 1,8-14)

Les Malgaches faisaient leur service de sacrifice, il faut le dire, avec plein d'ardeur. Ils voulaient ainsi honorer les pouvoirs surnaturels pour que ceux-ci leur soient favorables, et obtenir leur protection. Cependant, ils faisaient l'expérience de ne pas toujours obtenir ce qu'ils cherchaient. Les Malgaches auraient bien compris les plaintes de l'auteur des psaumes : « Cependant tu nous repousses, tu nous couvres de honte, tu ne sors plus avec nos armées ; » (Psaumes 44,10)

Dans leurs expéditions, les guerriers malgaches devaient apporter avec eux Dieu et les ancêtres. Ainsi, les guerriers sakalava emmenaient les crânes des plus fameux de leurs ancêtres dans les expéditions de brigandage à l'intérieur du pays. Ils les considéraient une protection sûre contre des défaites. Suivant les lois de guerre de l'époque, les guerriers conquis étaient abattus, et leurs corps laissés sans enterrement. Les Malgaches ne pouvaient pas imaginer un sort aussi redoutable que celui de « perdre le corps ». Cela, les ancêtres, qui les accompagnaient, ne pouvaient pas le tolérer. Ils partageraient leur sort en restant avec eux sur le champ de bataille. Et les guerriers pouvaient au moins se consoler à l'idée de les emmener dans la mort, et à la pensée qu'ils pouvaient « unir leurs crânes avec ceux des ancêtres », quand cela ne pouvait pas se faire chez eux dans le tombeau ancestral.

La religion et la vie populaire malgache ont beaucoup de commun avec les récits de la Bible, ce qui apparaît dans le culte du sacrifice et leurs pensées qu'ils en ont. Ceci remonte au premier sacrifice relaté : « Au bout de quelque temps, Cain fit à l'Éternel une offrande des fruits de la terre ; et Abel, de son côté, en fit une des premiers-nés de son troupeau et de leur graisse. » (Genèse 4,3-4) Abel offrit le meilleur de ce qu'il avait. Dans leur prière sacrificatoire, les Malgaches louaient le sacrifice de grande valeur, qui a été acheté à un prix élevé, celui de choses dont ils avaient besoin pour vivre, dont ils ne veulent pas se priver – comme du riz et des vêtements. C'est pourquoi Dieu doit venir voir les offrandes qu'ils ont mises « devant lui ». Il ne doit pas « se fâcher ou leur jeter un regard mauvais ou tourner vers eux le côté, mais le visage .. » Voici la même idée: « L'Éternel porta un regard favorable sur Abel et sur son offrande ; » (le verset 5).

La bosse du boeuf malgache consiste, pour la plupart, de graisse, et elle est ainsi considérée le morceau de plus grande valeur de l'animal. C'était pourquoi elle était réservée à

Dieu. Elle était rôtie avec les poumons à l'occasion de certains actes de sacrifice « pour offrir une odeur favorable à Dieu et les ancêtres ». – Quand les Malgaches entendirent que « l'Éternel sentit une odeur agréable » lorsque Noah « offrit des holocaustes sur l'autel », ceci fit écho à leurs propres idées de sacrifice et à d'autres actes religieux aussi. Quand ils priaient leurs idoles, ils mettaient de la graisse et de la résine sur le feu sacrificatoire pour dégager une odeur vers l'idole. Pour les mêmes raisons, ils mettaient des objets embaumés dans les corbeilles où ils gardaient leurs idoles.

Les Malgaches, eux aussi, croyaient obtenir ce qu'ils cherchaient grâce à « un parfum d'une agréable odeur ». (Ézéchiel 20,41). De même, selon leurs idées religieuses, ils comprenaient bien les menaces effrayantes du Seigneur : « et je ne respirerai plus l'odeur de vos parfums ». (Lévitique 26,31) Dans l'ensemble, ils comprenaient bien la législation israélite du sacrifice.

Pour nous faire comprendre, nous avons là un point de départ pour notre évangélisation et notre enseignement quand nous essayions de les mener au centre et à l'accomplissement de l'idée biblique de sacrifice : « et marchez dans la charité, à l'exemple de Christ, qui nous a aimés, et qui s'est livré lui-même à Dieu pour nous comme une offrande et un sacrifice à la bonne odeur ». (Éphésiens 5,2).

À ce propos, le missionnaire pourrait conduire les chrétiens malgaches à acquérir d'une compréhension plus profonde de l'idée que tous ceux qui ont vaincu, par la mort sacrificatoire de Jésus, sont appelés à être « pour Dieu la bonne odeur du Christ, ... une odeur de vie, donnant la vie », et qu'il « répand par nous en tout lieu l'odeur de sa connaissance ! » (2 Corinthiens 2,14-16) – Il en serait de même, pour les chrétiens malgaches, quand, par la communauté personnelle avec Dieu, ils se formeraient à pratiquer « le culte de l'esprit », tout en offrant leur corps « comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu ». (Romains 12,1) Ils s'entraîneraient à s'assumer comme une église indépendante. De tels efforts serviraient donc pour eux « comme un parfum de bonne odeur, et un sacrifice que Dieu accepte, et qui lui est agréable ». (Philippiens 4,18)

À l'occasion des évocations d'esprits et de l'exorcisme, les païens malgaches faisaient des sacrifices. Ils croyaient notamment que l'âme d'une personne pouvait la quitter pendant quelque temps, jusqu'à cinq ans. Une telle personne dépérissait alors et mourait, à moins que l'on n'appelle son âme à revenir. De même, ils croyaient qu'on pouvait être possédé de démons, qu'il fallait exorciser. Les sacrifices que l'on utilisait à de telles fins étaient ou bien un poulet ou bien un boeuf maigre de couleur brune. Dans le cas du poulet, on enlevait les entrailles, ce qui symbolisait que « toute faute » avait été ôtée de l'intérieur du malade. Ensuite, on remplissait le poulet d'une substance contenant de charmes variés auxquels on attribuait la faculté puissante d'attirer des choses. Ceux-ci, avec l'acte d'invocation nommé « faire revenir l'âme », appelaient l'âme de revenir habiter à l'intérieur du malade, où « il n'y avait plus de faute ». (La faute consistait en un péché contre l'interdit – *fady*.) Si l'on sacrifiait un boeuf brun, c'était pour faire revenir des âmes d'enfant chez des femmes qui les avaient perdues. (On croyait que les femmes, en plus que leurs propres âmes, avaient des âmes d'enfants aussi ; celles-ci pouvaient être perdues. Il fallait les invoquer et les faire revenir. Sinon, disait le sorcier, « elle ne mettrait jamais un enfant au sein ». Pendant l'acte d'invocation, la femme devait boire un bol rempli d'eau-de-vie mélangée avec le sang de l'animal sacrificatoire, ainsi que de la substance grattée d'un de leurs charmes ou idoles le plus important, le dite « arbre bleu ». Dans le bol, il y avait aussi une pièce de cinq francs – le blanc symbolisant la bénédiction. Comme dans les autres actes d'invocation, l'argent avait l'effet d'attirer les esprits.

À l'occasion de l'exorcisme, un boeuf était sacrifié.

Les sacrifices notés ici faisaient aussi partie d'actes d'invocation et d'exorcisme plus compliqués.

De ce qui précède, nous voyons que les sacrifices dont les païens se servaient, n'étaient pas « un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu .. ». ⁵ Ils se fondaient sur la peur des punitions ou l'espoir de profits. Néanmoins, à l'égard de leur sacrifices d'action de grâce qui sont marqués par l'égoïsme et expriment en somme la mentalité païenne, il y a là des éléments qui sont utilisables pour un évangéliste attentif. L'idée même qu'il fallait faire le sacrifice d'action de grâce, qu'une négligence à ce propos entraînerait des malheurs inévitables et des punitions effroyables, visait les obligations religieuses et le sentiment de responsabilité. Si le missionnaire arrivait à soustraire et bien décrire les traits les plus caractéristiques dans leurs sacrifices votifs, les Malgaches se reconnaîtraient comme ils étaient vraiment : dominés par l'égoïsme, la sensualité débridée, mais en même temps, observant avec dévotement les traditions religieuses. Ils voyaient qu'ils vivaient une vie formelle sans force intérieure, et qu'ils ne savaient pas comment l'avoir. Les Malgaches essayaient d'unir « l'injustice » et les « solennités ». ⁶

Comme déjà noté, on trouve dans les sacrifices de substitution une pensée plus profonde. Comme tous les peuples, les Malgaches avaient leur part de « la souffrance du monde ». Une telle phrase, « Le cri de souffrance et les larmes qui coulent des joues », exprime « la souffrance immense et secrète » dans « le coin profond du coeur » chez les païens malgaches, aux manières apparemment superficielles et à l'esprit léger. Cette souffrance devenait un cri au moment où ils étaient « attrapés par le malheur ». Ils ne savaient pourtant pas mieux faire que « couper » le malheur et le jeter au bord de l'idole (l'arbre bleu). Il y avait ici un point de raccordement à la bonne nouvelle : « Voici l'agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde ». ⁷ « .. lui qui a porté lui-même nos péchés en son corps sur le bois, ... ». ⁸

Il est de la plus grande importance pour travailler parmi les païens d'utiliser leurs propres conceptions religieuses et morales. Ensemble, elles comprennent leur conception du monde. Cependant, à ce point, on ne devrait pas trop en attendre. Le fossé entre le paganisme et le christianisme est large. Les ressources humaines, telles que les connaissances, les compétences et la force, n'arrivent pas à le remplir. Les méthodes de mission non plus. Le seul moyen de faire un pont pour traverser le fossé, c'est de suivre les mots du Seigneur et de prêcher « le baptême de repentance, pour la rémission des péchés ». ⁹

« La porte de la foi »; ¹⁰ il faut l'ouvrir aux païens. L'Évangile acquis par une expérience personnelle, c'est la seule chose qui pourrait devenir « une puissance de Dieu pour le salut » ¹¹ aussi pour le peuple malgache.

Traduction par Aase Vig Berget

*

⁵ Romains 12,1. (Note de l'éditeur)

⁶ Ésaïe 1,13. (Note de l'éditeur)

⁷ Jean 1,29. (Note de l'éditeur).

⁸ 1Pierre 2,24. (Note de l'éditeur).

⁹ Luc 3,3. (Note de l'éditeur).

¹⁰ Actes 14,27. (Note de l'éditeur).

¹¹ Romains 1,16. (Note de l'éditeur).